

Edmond DUNE

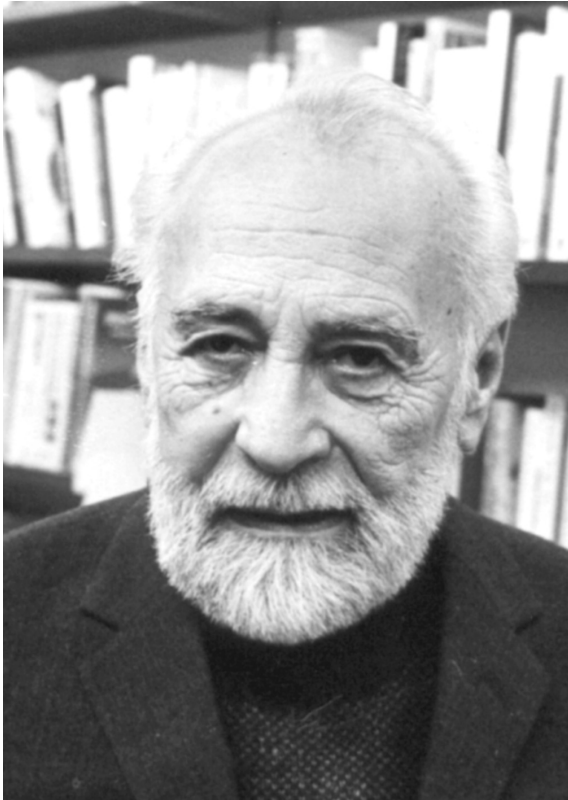


Photo : Wolfgang Osterheld.

Par Lucien KAYSER

1987

Le plaisir d'être

*Ni ange ni bête
Ici et maintenant
Le plaisir d'être
Sans espoir sans regret
Purement simplement
Parmi l'ordre des pierres
La confusion des arbres
Les corps élémentaires*

Extrait du recueil *Corps élémentaires*, de 1948, ce poème peut passer pour un autoportrait. Un confiteur. Il dit tant l'homme Dune que le poète. L'un et l'autre solitaires, exigeants, désabusés, mais non enlisés dans de l'acrimonie ou de la misanthropie. Pour Edmond Dune, un peu à la manière de Sartre, c'est avec le désespoir que commence le véritable optimisme. Difficulté et plaisir d'être.

Dans la littérature luxembourgeoise de langue française, Edmond Dune, lui qui abhorre tout ce qui touche tant soit peu à la mondanité, situons-le dans un territoire en marge, vaste île escarpée battue par les flots du large. Phare jetant ses feux éclatants et multiples. Poète, auteur dramatique, essayiste, traducteur, il impose sa manière, trouant la nuit obscure de ses coups de lumière, réconciliant l'ordre et la

Edmond DUNE - 4

**vie. C'est cette dernière qui partout nourrit la langue et
l'œuvre d'Edmond Dune.**

Biographie

Edmond Dune est né le 2 mars 1914, à Athus, de parents luxembourgeois qu'il a le malheur de perdre dès l'âge de deux ans. Éduqué dans un collège religieux à Arlon, il fait des études d'agronomie aux universités de Louvain et de Nancy. La guerre approchant, il s'engage dans la Légion étrangère, sous le drapeau de laquelle il combat, avant de passer dans les rangs de l'Armée britannique (campagnes de Tunisie, de Normandie et de Hollande). À la libération, Edmond Dune se fixe à Luxembourg, où il entre comme journaliste à Radio-Luxembourg (actuellement R.T.L.), profession qu'il exerce jusqu'à sa retraite, en 1979.

Collaborant à bon nombre de revues littéraires, dont *Le Journal des Poètes*, *Critique*, *Dire*, *Origine*, *Les Cahiers du Sud*, *Les Nouvelles Pages de la S.E.L.F.*, etc ..., Edmond Dune est toujours resté – nécessité imposée par les dimensions réduites du Grand-Duché – en contact avec l'étranger. Non sans raison, on a pu écrire que la véritable patrie d'Edmond Dune, c'est la langue française. C'est d'ailleurs à Paris, en 1957, que l'une de ses pièces de théâtre, *Les Taupes*, a été créée, au Théâtre du Vieux-Colombier, par la compagnie Marcel Lupovici. Avec un accueil très favorable de la presse parisienne. *Pas possible de mieux exprimer l'horreur de la situation*, note Jean Vigneron dans *La Croix*, et Claude Baignères, dans *Le Figaro*, de renchérir : *Edmond Dune a parfaitement gradué le cheminement de la souffrance dans les cœurs cruels, rageurs ou purs de ses héros.*

D'autres pièces, *Les Tigres*, et *Le Puits de Fuentès*, ont été créées, elles, en 1966 et 1974, au Théâtre Municipal d'Esch-sur-Alzette, dans des mises en scène de Tun Deutsch pour l'une, et de Philippe Noesen pour l'autre.

Au-delà, pour saisir l'autre moi d'Edmond Dune, écoutons-le directement : *Histoire secrète de mes pensées. Un livre que personne n'écrira jamais. Quelques tentatives pourtant : Lichtenberg, Kierkegaard, Schopenhauer, Nietzsche, et, de nos jours, Michel Leiris, Julien Gracq. (À l'enseigne de Momus, Luxembourg, 1984, p. 56)*. Ajoutons enfin qu'Edmond Dune est féru de musique, et que depuis un temps déjà assez long, il se consacre à la peinture.

Edmond Dune est mort le 26 janvier 1988 à Luxembourg, à peine deux mois après que le prix national de littérature 1987, prix Batty-Weber, lui eut été remis le 27 novembre.

Bibliographie

Poésie.

- *Révélations*, Dinard, 1938.
- *Usage du temps*, Luxembourg, 1946.
- *Corps élémentaires*, Nice, 1948.
- *Matière première*, Nice, 1950.
- *Enfantines*, Luxembourg, 1950.
- *Brouillard*, Paris, 1956.
- *Rencontres du veilleur*, Jarnac, 1959.
- *Douze coplas*, Basse-Yutz, 1962.
- *Jonchets*, Basse-Yutz, 1965.
- *24 poèmes pour cœur mal tempéré*, Basse-Yutz, 1967.
- *Almanach*, Luxembourg, 1969.
- *Poèmes en prose*, Sherbrooke, 1973.
- *Des rives de l'aube au rivage du soir*, Luxembourg, 1974.
- *La roue et le moyeu*, Luxembourg, 1983.
- *À l'enseigne de Momus*, Luxembourg, 1984.

Théâtre.

- *Les Taupes*, Basse-Yutz, 1955.
- *Les Tigres*, Luxembourg, 1966.
- *Le Puits de Fuentès*, Luxembourg, 1973.
- *Théâtre I* (Pièces en un acte), Luxembourg, 1982.
- *Théâtre II* (Pièces en quatre actes), Luxembourg, 1983.

Prose.

- ***Patchwork***, poèmes en prose, Echternach, Luxembourg, Phi, 1989.

Essais, traductions.

- ***Poètes italiens d'aujourd'hui***, Luxembourg, 1965.
- ***Friedrich Hebbel : Aphorismes***, Luxembourg, 1967.
- ***Georg Trakl : Poèmes en prose***, Basse-Yutz, 1968.

Texte et analyse

Chronique.

Ce soir-là, la beauté était un grand oiseau noir et rouge dont les cercles méditatifs tournaient autour d'un soleil qui n'en finissait pas de mourir derrière les forêts.

De vieux êtres désespérés suivaient des yeux sa forme altière. Dans le feu éteint de leur regard, un petit brandon de souvenance parfois encore se rallumait, jetait une dernière étincelle. Ils se souvenaient vaguement d'ancêtres lointains qui savaient lire les augures de ce rapace hautain. Les légendes racontaient que l'oiseau se nourrissait du sang des poètes.

En ce temps-là, l'oiseau avait un nom, les enfants le désignaient du doigt, les femmes le caressaient quand, à l'heure du crépuscule, il condescendait à venir se poser sur les pelouses.

Alors le sillage de son vol pouvait se voir longtemps sur la pourpre des nuages, longtemps après qu'il eut regagné son aire mystérieuse que nul chasseur de rémiges, jamais encore, n'était parvenu à dénicher.

Maintenant, l'oiseau passe dans le ciel, solitaire, ennuyé, comme perdu au monde. Il trace dans l'air glacé de grands cercles inutiles, d'immenses boucles insensées. Et personne ne songe plus à le reconnaître et nul ne brûle de l'adorer.

Ce soir-là, la beauté était un grand oiseau rouge et noir qui s'envolait toujours plus haut, toujours plus loin vers la mort lointaine du soleil.

(La malle de cuir, dans *Brouillard*, Paris, 1956.)

I. Le titre, *Chronique*, suffit à établir la relation du texte au temps. Cependant, contrairement à ce que le mot désigne normalement, il ne s'agira pas ici d'une véritable succession de faits. Nous ne sommes pas dans le temps, son écoulement en droite ligne, de l'histoire. À considérer les alinéas comme autant de strophes, il y a reprise, refrain, la première phrase, légèrement variée, venant clôturer cycliquement le poème en prose. Temps différent donc. Temps du mythe. Et comme symbolique apparaît tout de suite aussi le grand oiseau noir et rouge (notons le renversement, voire chiasme, à la fin), l'assimilation est dite expressément.

II. D'un bout à l'autre, pour introduire les alinéas, des adverbes circonstanciels de temps. Trois strates, et un mouvement du texte qui va à la plus profonde des trois, passé immémorial, glorieux, lumineux, du troisième alinéa, avant de s'en éloigner et de remonter à la surface : *en ce temps-là*, l'époque est enfouie dans les mémoires, on ne s'en souvient plus que vaguement, elle n'est plus qu'un objet de légende *ce soir-là*, l'adverbe marque une date, un changement, une cassure, ou mieux, pour rester dans le lexique du texte, une extinction, perte d'éclat, de lumière ; enfin, *maintenant*, il y a le moment présent (voir l'emploi du présent à l'alinéa cinq, en opposition avec le reste du texte), avec tout ce qui suit de notation et de connotation négatives.

III. De même, trois étages, paliers, espaces. Au zénith, le soleil, pris cependant dans sa course déclinante. Un espace intermédiaire, où l'oiseau trace ses cercles (figure reprise, nous l'avons vu, par le poète dans son texte). En bas, et leur premier réflexe est de lever les yeux, le domaine des hommes ; jadis le lien existait (les ancêtres savaient lire les augures, l'oiseau venait se poser), maintenant, il est coupé.

On pense au mythe de la caverne de Platon, au mouvement ascendant de la dialectique. D'autres images, d'autres symboles, baudelairien, mallarméen, se présentent aussi bien à l'esprit. Bien sûr qu'il s'agit de la terrible et incessante lutte du poète (l'oblation du pélican n'est pas loin

non plus), et, au-delà de la seule esthétique, atteignant à la triple unité antique, à côté de la beauté, ensemble de la vérité et du bien. L'époque lointaine, un âge d'or ou éden perdu, les verts paradis de l'enfance.

IV. De façon plus moderne, la beauté, chez Dune, aussitôt a un air de catastrophe, alliant noir et rouge, mort, éros, violence. Dans le texte ne manquent pas non plus les références à des rites, des sacrifices, des pratiques cynégétiques. Une solennité s'en établit, soulignée par l'ample rythme des phrases, et que ne vient guère atténuer le décevant état de choses.

V. Au moins, il appartient toujours au poète de décrire le vol du grand oiseau noir et rouge. De maintenir ainsi le souvenir, de rallumer, à coups de notes et d'images, le petit brandon. Edmond Dune le fait à sa façon, dans une langue très riche, d'une belle invention. Prose et poésie de peintre, de cinéaste peut-être, qui donne à voir, à regarder. C'est Franz Hellens qui parlait au sujet des poèmes en prose d'Edmond Dune de *petits univers en mouvement, où se reflètent toutes les nuances de l'atmosphère*. Il ajoutait : *Les meilleures compositions de l'art abstrait ne se montrent pas plus organiques que ces proses qui n'ont que les mots pour figurer et évoquer ce que le pinceau met au jour en images.*

Choix d'extraits

Tu dis.

Tu dis l'amour et tu dis l'âme et tu penses aux seins de cette femme noire et rouge qui te souriait l'autre soir d'un sourire sans équivoque. Il n'y a jamais si loin de la coupe aux lèvres que de l'ombre portée des rêves aux promesses du corps.

Tu dis la révolution et tu regrettes les matins de l'enfance, le lit douillet, les tartines beurrées, les jeux frivoles -l'enfance paradis où le monde te paraissait parfait comme une pomme et juste comme la balance de l'honnête épicier du coin de rue. Mais alors tu n'avais pas encore appris les feux cuisants de l'injustice, ni la nécessité d'avalier des couleuvres.

Tu dis la vérité et tu te regardes, toi aussi, dans la glace déformante des foires aux vanités, parmi les mensonges bien maquillés, les hypocrisies parfumées d'une odeur de sainteté et les fausses vertus ointes des saintes huiles de la civilisation occidentale.

**(Le sablier et la guitare, dans
Poèmes en prose, Sherbrooke, Québec, Canada, 1973.)**

Lettre

Je vous écris d'un café triste, d'un endroit où il n'y a personne, personne d'autre qu'un garçon triste.

Sur les chaises, des rancunes inemployées sont restées, des désirs inassouvis, des bonjours, des bonsoirs restés sans réponse.

Seule la lumière est satisfaite. Étale sur le marbre des tables, dressée contre les glaces, en veilleuse dans l'or et le sang des vins, le jade épais de la crème de menthe. C'est ici le lieu de rencontre des pensées sans feu ni lieu, le rendez-vous des pensées de passage. Comme des mouches, elles viennent, vont, se contentant de peu : une flaque de bière, une miette de croissant. Un rien leur suffit pour se distraire : la caresse du soleil sur le percolateur étincelant, le pas traînant du garçon entre la porte et le comptoir, le comptoir et la porte.

Nulle part, elle ne sont mieux chez elles qu'ici, ces pensées de nulle part. Assises un peu partout, vautrées sur la moleskine rapée, bâillant à se fendre la mâchoire, griffonnant d'infâmes graffiti sur les sous-verres en carton. Et l'une d'elles, la plus triste de toutes, assise comme un singe tuberculeux sur l'épaule voûtée du garçon. Et cette autre, la plus désespérée, dans le recroquevillement d'un gant de femme oublié dans un coin.

Je vous écris d'un café triste, d'un lieu où les pensées vaines comme des mouches viennent mourir au fond des verres. Mais voici que, sous les espèces de jeune chair et de parfum bon marché d'une serveuse accorte, entre la Joie. Veuillez en agréer le sourire lointain.

Sommeiland

Sommeiland. Tel est le nom du pays. Tout est glacé dans sa lumière. Les vices y ont perdu leurs flammes sulfureuses ; les vertus, leurs lueurs de lampe de vierge sage. Une lune de théâtre trace d'immenses orbes dans le ciel. Les ombres tournent tantôt à gauche, tantôt à droite, parfois elle s'immobilisent. Puis le ballet se remet en mouvement sous l'œil indifférent d'un grand homme de bronze.

Sous les portes cochères des couples d'amants sont pétrifiés. Ils ont trouvé la paix du baiser définitif. Sur le beffroi, le crieur d'heures s'est tu depuis longtemps déjà. Le temps n'a guère d'importance. Pour quel rendez-vous de la dernière heure aurait-il déclenché un départ trop fiévreux ? Pour quelle attente vaine, le supplice à petit feu de la déception ?

Toutes les horloges sont arrêtées. Seul l'air descendu d'invisibles glaciers circule dans les rues. Parfois on voit luire derrière une vitre la flamme sourde d'un œil de chat. Et passe aussi parfois dans le ciel de cristal une escadre muette d'oiseaux de neige. Ce sont, dit la chronique de ce pays, des âmes de bourreaux qui cherchent encore des victimes. Mais ici, il n'y a plus ni victimes ni bourreaux. Seuls des êtres parfaits dans les musées déserts rêvent leur dur sommeil de pierre.

Voyageurs.

*Dans ce pays de hauts plateaux
Tout étayé de schistes bleus
Les aubes se tuent à dégager des nuits
Les ombres des vivants égarés dans la brume.*

*De vieux chemins ont soutenu les pas
De ces errants aux âmes d'ouragan
Et les freux ont crié quand leur tête de fer
Passait altière sous l'arc des branches
Où l'air soudain vibrait d'haleines métalliques.*

*Des portes sont restées entrouvertes
Des tables ont pesé longuement leurs regards
Des paroles ailées sont tombées
De leurs lèvres dorées illuminant
La pénombre des chambres.*

Edmond DUNE - 16

*C'est d'un pays de voyageurs nocturnes
Dont le pas inquiétant dans les fagnes perdues
Soulève le cri roux des crapauds dans les mares
C'est d'un pays d'hommes aux regards de fumée
Aux mains prêtes à caresser
Les filles égarées dans les buissons de l'aube.*

(Poème extrait d'un recueil de jeunesse, inédit, 1934-1937, in **Des rives
de l'aube aux rivages du soir, Poèmes choisis**, 1934-1972,
Luxembourg, 1974.)

Je suis

*Je suis, moi, crucifié sur des bois infinis,
Couvert dans mon noyau d'un réseau de mystères
Où se lisent les feux de chemins disparus
Et s'attachent les soies d'un ciel jadis plus dense.*

*J'entends sonner les os de ceux qui me sculptèrent
En de hautains couloirs où les portes respirent
D'un mouvement secret plein de révélations.
Je sens leurs basses mains flatter mes songes creux.*

*Je suis, moi, forcené voyageur de la nuit
Avare des aveux dits en de blanches tours.
J'entends les pieds de plomb de ceux qui me taillèrent
Voguer dans mes brouillards comme des bêtes lasses.*

*Je suis, moi, secret moi, oppressé par l'angoisse,
Rose croix dans le temps où ma chaleur essaye
Un geste plus profond pour d'efficaces rêves,
Le fleuve desséché qui mène dans l'enfance.*

*(Révélations, Le Goéland, Dinard, 1938, in
Des rives de l'aube aux rivages du soir, Poèmes choisis,
1934-1972, Luxembourg, 1974.*

Mémoire.

*Je cherche sans répit
Dans le grenier de ma mémoire
Un soir
Acide et doux comme une orange
Plus violet que les ardoises de l'Ardenne.*

*C'était un soir enraciné
Dans une ville de Belgique
Gonflée de sel marin.
C'était un soir ancré
Dans la dentelle blanche et noire
De son hôtel de ville
De son canal dormant
Ses avenues de marronniers
Et ses puissantes brasseries aux portes des faubourgs.*

*Je me souviens, je me souviens
Des voix d'enfants joyeux
Tremblaient dans la mousse des drèves.*

Edmond DUNE - 18

*Ce fut soudain un soir étincelant
Comme l'ange Michel
Dans la peinture de Bruegel.*

(Poème paru dans la revue *L'avant-poste*, N° 4-5, 1938, dans *Des rives de l'aube aux rivages du soir, Poèmes choisis*, 1934-1972, Luxembourg, 1974.)

Amour.

*Ce corps livré
Aux amoureuses vagues
Quitte la terre et ses esclaves
N'est plus qu'une immense seconde
Coupée de toute horloge
Un grain d'éternité
Semé pour se survivre
Une goutte de mer
Recomposant la mer.*

(*Jonchets*, Basse-Yutz, 1965)

(Des soldats allemands, à la fin de la guerre, sont ensevelis, à Varsovie, sous les décombres d'un magasin de vivres souterrain de la Wehrmacht.)

NIETZKE. – *On parle beaucoup de rats en ce moment, vous ne trouvez pas, sergent ?*

BOCK, l'air absent. – *Comme des rats ... Je me souviens. Quand j'étais gosse ... Mon père avait une ferme. Il me faisait coucher au*

grenier. Pour m'endurcir, prétendait-il, pour chasser ma peur des revenants. Et la nuit ça galopait dans tous les coins, ça grattait, ça rongeaient, ça poussait de bizarres petits cris. Jusqu'au jour où l'un d'eux m'est passé sur la figure. Depuis, j'ai pris l'habitude de coucher la tête sous la couverture. Mais maintenant ... Maintenant c'est autre chose qui trotte dans la caboche. Je ne peux plus dormir. Je les vois, je les vois toujours, la vieille, dans sa chaumière, du côté de Kiev, la vieille, et le mioche à son côté avec de grands yeux bleus, d'un bleu si pâle qu'on aurait dit des myosotis, des myosotis très pâles, presque blancs.

NIETZKE. – Ça va, ça va !

BOCK. – Non, ça ne va pas.

NIETZKE. – Voilà au moins dix fois qu'il nous raconte cette histoire.

BOCK. – Ça n'ira plus jamais. Plus jamais ! La vieille ressemblait à ma grand-mère maternelle, celle qui me donnait des bonbons en cachette, parce que mon père défendait qu'on m'en donnât. Pour m'endurcir, prétendait-il. Et le petit garçon à son côté. Il tenait le bas du tablier de la vieille et il regardait tantôt la vieille, tantôt moi, en levant très haut la tête. *Vodka, qu'elle disait. Vodka ? Vodka ? Elle souriait et elle hochait la tête en m'encourageant du regard comme si elle voulait s'assurer que j'avais bien compris ce qu'elle m'offrait ou bien si c'était elle qui comprenait bien ce que je voulais. (il mime le jeu d'une tête de vieille femme.)* Vodka ? Vodka ? Et alors j'ai tiré dans le tas, en fermant les yeux. J'ai juste entendu la rafale et le cri de surprise de la vieille. Le gosse, je ne me souviens pas s'il a crié. Je suis resté un bout de temps comme ça, puis j'ai rouvert les yeux et ...

(*Les Taupes*, drame en quatre actes, Basse-Yutz, 1955, dans *Théâtre II*, Luxembourg, 1983.)

(Des soldats japonais, terrés dans la jungle, refusent de se rendre, ne pouvant imaginer que leur pays ait été vaincu.)

ONAKA. – ... Tu n'as pas faim, Fouji ?

FOUJIRI. – Non, de moins en moins. Je crois que je me fais vieux.

ONAKA. – Vieux, toi ? Au fait, quel âge avons-nous ? (*Un silence.*)

Si on faisait une descente au village l'un de ces prochains jours ?

FOUJIRI. – À quoi bon ?

ONAKA. – Je m'ennuie. Il ne se passe rien, ici.

FOUJIRI. – Comment, il ne se passe rien ? Mais le simple fait de vivre, de respirer l'air qui passe dans tes poumons. Mais c'est toute la forêt que tu respirez. Les branches qui poussent, les feuilles qui se déploient, les fleurs qui s'ouvrent, les graines qui éclatent. Et le remue-ménage des bêtes. Leurs courses, leurs cris, les crissements des insectes, le claquement d'ailes des oiseaux. Imagine-toi que tu es un colibri, un vautour. Rappelle-toi ! Tu l'as été une fois. Et le silence en toi, plein comme un œuf de tous les possibles, de tous les langages. Les premiers mots que t'a dits ta mère, tu ne les entends plus ? Ces mots comme des gouttes de lait, des graines de riz. Il ne se passe rien dans ta cervelle, voilà tout. Et puis s'il ne se passe rien ici selon tes vues, tant mieux. Pourvu que ça continue. Qu'il ne se passe plus jamais rien de ce que tu désires, comme l'enfant ses jouets. Des hochets pour meubler ton ennui, voilà ce que tu veux encore. Faire guili-guili pour amuser ta solitude. Pouah !

ONAKA. – C'est si excitant, le risque. On vit, quoi.

FOUJIRI. – Tu resteras toujours un sentimental. C'est par la sentimentalité que tu as été le féroce guerrier de naguère. Et c'est par la

sentimentalité que tu as revêtu ensuite la peau de l'homme-tigre. (Un silence.) Les croyances changent, mais le croyant reste le même.

ONAKA – *Tu parles par énigmes.*

FOUJIRI. – *Tout est énigme. Le mystère s'épaissit. Même la lumière du soleil s'épaissit. Elle devient noire quand tu la regardes trop longtemps.*

(Les Tigres, pièce en quatre actes, Luxembourg, 1966, dans Théâtre II, Luxembourg, 1983.)

Révélation et déchéance

Les poèmes en prose de Georg Trakl

(conclusion)

En somme, l'œuvre de Trakl est une tentative désespérée de retrouver l'innocence perdue : celle du monde animal, celle de l'enfance, celle de l'homme d'avant le péché originel. D'où le défi perpétuel lancé aux forces du mal – qu'on l'appelle comme on voudra – et cette ruse à la fois naïve et calculée qui cherche à le désarmer en en mimant les démarches. Bien plus, la pensée profonde de Trakl est un déni radical de la conception aussi bien grecque que judéo-chrétienne selon laquelle, au fond, la vie est un crime puisqu'elle est punie de mort. Les dieux, la fatalité, le destin... C'est pour leur échapper, pour briser le cercle infernal, que Trakl choisira lui-même son destin, qu'il coupera le fil qui le retient à la vie, (bien sûr, on peut imaginer le rire des dieux dans les coulisses de la tragédie), alors que Hölderlin ne put empêcher à temps d'être « frappé par Apollon ».

Le surprenant pourtant fut que la haute folie de Hölderlin et cette délectation morose chez Trakl, toutes deux minant la chair et le cerveau de ces poètes, ne contaminèrent nullement le corps même de leurs poèmes, ni l'esprit de leur poésie. De même Trakl qui fut avec Kafka l'un des annonciateurs des débâcles de notre époque, tout comme le romancier de Prague, sur préserver l'intégrité de son art, la permanence de ses pouvoirs de cohésion. Mais faut-il s'en étonner ? Ne voit-on pas, en ces temps de technique envahissante et de mimétisme collectif des masses que l'art est la manifestation la plus enrichissante de l'individu, la seule même qui en préserve la personnalité ? Et la science, tant vantée de nos jours, que fait-elle d'autre, finalement, que de poser, sous couvert de progrès, des bombes à retardement ?

Au cœur du désespoir et par-delà sa mort tragique, l'œuvre de Trakl reste un témoignage irrécusable de la pérennité et de la bienfaisance du chant lorsque, pour l'exprimer, fût-ce à travers les larmes et le chant, et en dépit des rouilles, des lèvres, le poète obéit aux nécessités d'une exigeante beauté.

Un mot de passe pour traverser les lignes...

Une voie à reconnaître dans notre no man's land...

(Georg Trakl : Poèmes en prose)

Synthèse

L'expérience de la guerre a sans doute profondément marqué Edmond Dune. Plus directement, telles de ses pièces de théâtre s'y rapportent. Ainsi, dans *Les Taupes*, des soldats allemands se trouvent ensevelis sous les décombres de leur magasin de vivres souterrain à Varsovie ; dans *Les Tigres*, des rescapés japonais, terrés dans la jungle, refusent de se rendre. *Huis clos*, à la suite de Sartre, *Grenzsituationen*, dit le philosophe allemand Jaspers, situations-limites, où l'homme est pris au piège, affronte son existence à main nue, saisit ou rate la chance qui lui est donnée de se réaliser. Non seulement Edmond Dune observe son monde (réduit à cinq dans *Les Taupes*, à trois même dans *Les Tigres*) avec la plus grande acuité, impitoyablement, mais il réussit à faire monter la tension dramatique. Ses pièces, au nombre de treize dans les deux volumes publiés par l'Institut Grand-Ducal, si elles s'apparentent au théâtre psychologique et naturaliste des années cinquante, tiennent un peu aussi du théâtre de l'absurde ; en tout cas, résolument, elles posent les questions essentielles, culminant dans les dernières répliques de Koto et Foujiri, dans *Les Tigres* : *À quoi ça sert un homme ?*

Koto, lui, était parti, avait déserté. Revenu chercher ses compagnons, à la fin de la pièce, il descend d'une rafale de mitraillette Foujiri (qui lui-même a déjà tué Onaka) parce qu'il refuse de rejoindre le monde et la civilisation. *Tu es dangereux*, lui dit-il, *ton exemple est dangereux. On ne peut rester un homme en demeurant seul.* Dune solitaire, Dune homme de la cité, suivant l'expression de Nic Klecker. *Peu disposé, il est vrai, à s'engager dans la rue, pour ou contre telle cause, en homme qui a l'expérience de son siècle et dont la réflexion peut avoir enfanté une sagesse.*

Dans l'un de ses poèmes en prose, l'enseigne d'une auberge porte l'inscription *Ici l'on rêve* . Seulement, quelqu'un en passant a tracé un C devant le verbe. Entre la tentation du rêve et la conscience du pire se déploie l'œuvre d'Edmond Dune. *Laissez cet homme s'entierdir dans le miel de ses rêves. Le matin saura le frapper entre les yeux de sa hache bleue* . Dune sait laisser fleurir les rêves, il nous entraîne dans leurs volutes, c'est le meilleur, le seul antidote contre le découragement ou la résignation. Il ne s'y perd pas, ne nous permet pas de nous y perdre à notre tour. Lui aussi manie la hache bleue du matin, frappant froidement ; sachons-lui gré de nous toucher là où ça fait le plus mal.

Le poète ravive avec tendresse un souvenir. Il évoque de façon poignante l'heure de la mort. Ses vers se font très sensuels pour dire l'amour. C'est que les phrases, ici, charrient de fortes alluvions. D'autre part, le moraliste, dans ses pensées et maximes, a le mot juste, la formule tranchante. Et il arrive que l'un porte son regard sur l'autre, sceptique, désenchanteur : *Le poète rêve d'éterniser l'instant, de fixer la vie qui passe, mais le temps de pencher le nez sur la page et voilà que la vie à flots pressés l'a déjà dépassé* . Même s'il lui faut courir toujours après la vie, après le temps, nouveau Sisyphe, le poète ne désespère pas ; à force de plonger dans les flots, il finit bien par ramener quelques perles. De quoi s'imaginer heureux, momentanément. Et nous d'attraper au vol « une semence au vent ». Des paroles en l'air ? Non, quand elles sont dites avec tant de ferveur, de vérité.

Rester un homme, ou le devenir. Comment faire ? Et à quoi ça sert ? Dans ce sens, le théâtre d'Edmond Dune est un théâtre expérimental ; dans le sens justement où Dune lui-même, en avril 1967, dans un article de *Critique*, la revue fondée par Georges Bataille, parle de la philosophie, de la psychologie et de la littérature expérimentales de Lichtenberg pour l'homme le plus intelligent du XVIIIe siècle, et le maître des aphorismes figure en bonne place, dans *À l'enseigne de Momus* , parmi quelques autres noms qui en disent long sur l'autre moi de notre auteur : *Histoire secrète de mes pensées. Un livre que personne n'écrira jamais. Quelques*

tentatives pourtant : Lichtenberg, Kierkegaard, Schopenhauer, Nietzsche, et, de nos jours, Michel Leiris, Julien Gracq. La part est assez égale, quoique chronologiquement radicalement inverse, entre les mondes roman et germanique, conformément à notre situation géographique et culturelle, au rôle de passeur, de transmetteur qu'Edmond Dune a joué, dans ses traductions, de Georg Trakl par exemple, dans ses nombreuses contributions à *Critique* (voilà un versant d l'œuvre de Dune resté trop dans l'ombre, un territoire à revisiter, étendu, divers, allant de la caractérologie à la peinture, avec Klee, de Lenz et du Sturm und Drang à la poésie de Hugo Friedrich).

Edmond Dune, pour en rester à cet article consacré à Hugo Friedrich, ***Struktur des modernen Lyrik*** (l'article paraît en avril 1957), révèle ici au public français un livre qui ne sera traduit que bien plus tard, de même que les études stylistiques de Leo Spitzer, autre classique, rapproche ce que fait Friedrich des recherches parallèles en France, à la fin, il en sort une investigation profonde de la poésie moderne, avec une part inévitable d'auto-réflexion. *La poésie anté-moderne est toujours restée à la surface de la matière. Or, si l'homme, jusque vers le milieu du XIX^e siècle, n'a fait que dépeindre la réalité, c'est qu'il se sentait en dehors d'elle. C'est que paradoxalement elle était pour lui un mythe. Mais dès l'instant où il a pénétré au cœur de cette réalité, il ne lui était plus possible de la décrire : d'abord parce qu'on ne peut décrire du dehors ce qu'on voit du dedans, et, en second lieu, parce qu'en y pénétrant, l'homme l'avait fait éclater.* Et Dune de citer dans la même foulée le monologue rimbaldien, le monologue intérieur dans le roman, l'effacement du sujet en peinture, l'abandon des formes classiques en musique, la découverte de la psychologie des profondeurs, celle de la structure intra-atomique, qui se situent entre 1870 et 1900.